

L'option double zéro est doublement nulle

PAR JOSEF JOFFE*

Lors de leur prochain sommet, prévu pour novembre aux Etats-Unis, Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev ont l'intention de faire l'Histoire. Faute de pouvoir s'entendre sur un désarmement réellement significatif, celui qui aurait touché les fusées stratégiques ou l'IDS, les deux superpuissances sont sur le point d'aboutir à un accord « historique » sur les euromissiles. Ce compromis ne touchera que 3 % environ du total des charges nucléaires au monde. Pourtant le mot « historique » n'est sans doute pas de trop : pour la première fois deux grandes puissances se mettent d'accord pour détruire des armes, et pas seulement pour limiter leur croissance (exemple des Salt) ou pour démilitariser telle ou telle portion de territoire. Toutefois cette bonne nouvelle ne doit pas en cacher une autre, qui incite beaucoup moins à l'optimisme. Quand on y regarde de plus près, on constate que l'accord ne renforcera en rien la sécurité en Europe, pour la raison qu'elle risque au contraire d'accroître les contradictions de l'Alliance atlantique et de favoriser la dérive neutraliste de l'Allemagne. Bref, cette option « double zéro » procure surtout un « double plus » aux Soviétiques.

A priori, la générosité gorbatchévienne paraît immense. L'accord prévoit une « réduction asymétrique » des forces. Le leader soviétique est prêt à échanger la destruction de 1 300 têtes nucléaires contre 424 du côté de l'OTAN. Alors pourquoi ne pas prendre ces missiles et crier hosannah ? L'Histoire donne la réponse : les nations ne sont font jamais de cadeaux. Si le Secrétaire général veut détruire plus de missiles que les Occidentaux, c'est simplement parce que ses critères des pertes et des gains ne sont pas les nôtres.

Il faut d'abord remarquer que cette option « double zéro » apporte aux Etats-Unis un gain de sécurité égal précisément à... zéro. Aucun des missiles soviétiques en jeu, SS4, SS20 et SS12/22, n'est capable de frapper le territoire américain, quand l'OTAN prévoit de sacrifier 424 Pershing II et missiles de croisière, qui peuvent tous atteindre le cœur de l'URSS. Les Soviétiques y perdent quelques forces nucléaires. Mais les renforts arrivent : Moscou va bientôt déployer un nouveau missile mobile, le SS24, doté de dix têtes nucléaires. Officiellement classé dans la rubrique des « armes intercontinentales », les SS24 restent hors du champ de la négociation sur les euromissiles. Pourtant, avec une portée de 3 000 à 9 000 km, ils peuvent tomber aussi bien à Bonn qu'à Boston, et soixante d'entre eux suffisent pour saturer la défense de première ligne de l'OTAN. A l'inverse, l'OTAN doit aux termes du prochain accord détruire ses missiles les plus modernes, les Pershing II et les missiles de croisière. L'Alliance atlantique devra ainsi s'appuyer en Europe uniquement sur son aviation d'attaque, dont la plus grande partie ne peut pas dépasser la Pologne. Ces avions risquent surtout d'être détruits au sol par une frappe soviétique préventive. Et s'ils peuvent prendre l'air, ils devront se mesurer à la défense anti-aérienne du Pacte de Varsovie, la plus destructrice au monde, alors que cette même défense cherchait vainement la parade face aux Pershing et aux missiles de croisière.

En d'autres termes, M. Gorbatchev n'a pas proposé de traiter les causes de ce déséquilibre fondamental, mais de supprimer les armes déployées pour le combler. Si bien que la « pensée nouvelle » des Soviétiques s'avère étrangement semblable à l'ancienne. La « dénucléarisation » a été le fin mot de la politique soviétique depuis la naissance de l'OTAN. Le retrait des missiles occidentaux restaure l'ancienne domination des troupes, des tanks, de l'aviation et de l'artillerie soviétiques.

Le troisième problème, le plus dangereux, est de nature psychologique. Depuis l'établissement de la « parité nucléaire », consacrée par le premier accord SALT de 1972, les Européens ont toujours recherché leur sécurité dans des arrangements qui ne distinguent pas entre la guerre locale et la guerre mondiale. Placés sur le chemin d'une offensive soviétique, les Pershing et les missiles de croisière pouvaient soudainement décoller (beaucoup plus facilement que les Minuteman du Montana), détruisant avec Kiev le rêve d'une guerre proprement confinée entre des « coupe-feu » d'Europe centrale.

Supprimer les missiles intermédiaires, qui embrouillaient dès le début tous les plans stratégiques des superpuissances, c'est rendre son crédit à l'idée d'une guerre limitée au théâtre européen. Plus on raccourcit les portées, plus on menace les Allemands, qui se trouvent être à la fois l'enjeu et le pilier de l'équilibre d'après-guerre. Les Etats-Unis avaient toujours cherché à rassurer les Allemands avec des mesures propres à effacer les frontières entre guerre locale et guerre mondiale. En laissant en place 4 600 armes nucléaires tactiques principalement destinées à exploser en Allemagne, l'option « double zéro » accentue la plus grave contradiction de l'Alliance. Le cauchemar traditionnel des Allemands, c'est précisément une guerre où elle est l'hôte et la cible d'armes qui dévasteront la seule Allemagne, et ce cauchemar offre aux Soviétiques des ouvertures diplomatiques précieuses. La croissance d'une menace séparée, particulière à l'Allemagne accroîtra à son tour les pressions pour un arrangement séparé avec l'URSS. Pour restaurer l'équilibre, les Allemands devront réduire les raisons pour lesquelles les Soviétiques pourraient les menacer, une politique que Chamberlain appelait naguère « l'apaisement ».

L'accord « historique » sur les euromissiles, que Reagan et Gorbatchev s'apprentent à signer, pourrait surtout conduire à un recul historique de la sécurité en Europe : il favorise la prédominance des Soviétiques dans le domaine conventionnel ; il accroît les tentations neutralistes de la RFA.



quelles les Soviétiques pourraient les menacer, une politique que Chamberlain appelait naguère « l'apaisement ».

L'OTAN pourra certes garder des armes dites « tactiques », d'une portée inférieure à 120 km. Mais tirées par l'artillerie ou par des fusées de courte portée, ces têtes nucléaires terrorisent plus leurs servants que leurs cibles. Destinées à exploser, non pas sur les arrières de l'armée ennemie, mais sur le territoire occidental, au milieu de zones très peuplées, ces têtes nucléaires sont en fait des forces d'auto-dissuasion. Qui peut imaginer un général allemand ordonnant un tir sur Francfort occupées par des forces soviétiques qui auraient emprunté la trouée de Fulda ?

Le second problème est conceptuel. Les euromissiles, notamment ceux qui pouvaient atteindre le sanctuaire soviétique, n'étaient pas une sorte de luxe superflu dans l'arsenal occidental. Ils formaient l'essence même du dispositif de défense de l'Europe de l'Ouest. Ils contre-balançaient à la fois le handicap congénital de l'Europe occidentale — le voisinage d'une superpuissance installée au cœur de son territoire — et l'incapacité naturelle ou volontaire des Européens à aligner suffisamment d'hommes et de matériel pour arriver au simple équilibre conventionnel.

Déjà le partenaire très conservateur d'Helmut Kohl, Franz Josef Strauss, a brandi cette menace. « *S'il y a des zones de sécurité différenciées, lit-on dans un communiqué officiel de la CSU, l'Alliance perd son sens. Inévitablement, cela accroîtra le risque d'une réorientation de la politique étrangère allemande.* » C'est le paradoxe de l'affaire : la droite allemande la plus dure menace aujourd'hui de rejoindre la gauche sur l'idée commune d'un nationalisme neutraliste.

Le président Reagan aura bientôt son accord historique, avantageux pour les Occidentaux à l'aune du seul décompte des missiles. En réalité, M. Gorbatchev a joué un jeu plus subtil que les techniciens du désarmement. Il a pensé politique, et non Pershing. Il a placé les Allemands sous la menace d'une guerre nucléaire limitée, et tous les Européens sous celle de sa puissance conventionnelle. L'accord ne peut améliorer la santé de l'Alliance, ni réduire la force diplomatique des Soviétiques dans leur traditionnelle lutte pour la domination de l'Europe. Un gain politique qui vaut bien aux yeux des Soviétiques quelques centaines de missiles d'importance secondaire.

*Editorialiste et chef du service étranger du *Sddeutsche Zeitung*. Dernier ouvrage : *The Limited Partnership: Europe, the United States and the Burdens of Alliance* (Cambridge, Ballinger, 1987).

L I B E R A T I O N